

**VERS LA MISE EN PLACE D'UN MODÈLE
D'INTERVENTION D'APPUI PSYCHOSOCIAL.**
Une expérience avec les intervenantes
du Centre d'Appui Familial CAFA après le
tremblement de terre du 12 janvier 2010
Irdèle Lubin

Introduction

Ce texte présente le résultat d'une formation organisée par le groupe Recherche Action Formation- RAF sous la coordination de l'auteure. La formation a été dirigée aux intervenantes du Centre d'Appui Familial CAFA qui accompagne un groupe d'enfants et de jeunes filles de et dans la rue. La plupart de ces intervenantes sont actuellement membres de l'organisation SOFALAM (*Solidarite fanm pou lavi miyò*) qui regroupe diverses femmes ayant, au cours de leur enfance ou de leur jeunesse, bénéficié de l'intervention du CAFA. La formation a été financée par IAMANEH, une organisation suisse qui appuyait le CAFA et qui supporte encore SOFALAM. Celle-ci prend la relève du CAFA dans le travail d'accompagnement d'enfants et de jeunes filles de et dans la rue.

Il s'agit d'une modeste contribution dans le travail d'appui psychosocial qui se fait en Haïti depuis après le séisme du 12 janvier 2010. En effet, plusieurs intervenants / intervenantes, plusieurs institutions font de l'appui psychosocial. Mais jusqu'à date, nous sommes à quatre (4) années du tremblement de terre, on ne s'entend pas encore sur ce que c'est et quelles doivent être les références théoriques, culturelles et méthodologiques de ce travail si important dans le contexte actuel. Une certaine systématisation des expériences est nécessaire pour avancer dans ce domaine d'intervention et de recherche qui s'impose dans le contexte actuel.

Il ne s'agit pas d'un travail exhaustif. Plusieurs aspects manquent. Il doit être alimenté avec la pratique d'intervenants divers. C'est une première expérience qui est appelée à être enrichie avec le temps, la pratique et la réflexion. Ce travail est loin d'être parfait. D'ailleurs, il n'avait pas pour objectif la recherche de la perfection.

Ce texte comprend neuf points. Le premier, le contexte qui a motivé à la tenue de l'atelier ; le deuxième, l'urgence de l'intervention ; les références de l'intervention, le contenu de la formation et la planification sont présentés respectivement aux points 3, 4 et 5. Les autres points présentent quelques résultats et perspectives (point 6), la conclusion, les leçons apprises, et un poscriptum terminent ce texte.

Le contexte

Le 12 janvier 2010 est définitivement passé dans l'histoire du peuple haïtien comme une date mémorable, inoubliable. En effet, ce 12 janvier 2010, à 4 heures 53 de l'après-midi, un tremblement de terre de magnitude 7',3 sur l'échelle de Richter, frappe Haïti – ou plus précisément la zone métropolitaine de Port-au-Prince ainsi que les zones de Léogane (où se situa l'épicentre), de Petit-Goâve, de Jacmel. Le séisme n'a duré que 35 secondes. Mais il a laissé derrière lui un bilan lourd aux plans de pertes en vies humaines, de personnes mutilées et de pertes matérielles. Plus de 250 000 morts, suivant les chiffres officiels¹, 1 million et demi de sans-abris... Un mois après, le 13 février 2010, dans une entrevue accordée au journal « le nouvelliste », le premier ministre de l'époque Jean Max Bellerive, rapporte que « les populations de la capitale vivent actuellement dans des situations vraiment pénibles... Nous avons à peu près 1 million de personnes dans les rues, plus de 500 000 personnes déplacées, plus de 400 000 blessées, près de 500 centres spontanés où les gens se sont regroupés. » Plus loin il

¹ Ce chiffre concerne le nombre de cadavres mis dans les fosses communes par les responsables publics. On ne considère pas les cadavres pris en charge par les familles, les corps restés emprisonnés sous les décombres, les cadavres enterrés dans la cour des maisons de parents ou des familles....

avance qu'« on s'est rendu compte qu'en 35 secondes, on a perdu 30 à 40 % du PIB national parce que tout était concentré sur les 30 ou 35 km de la zone métropolitaine. »

La consternation était au rendez-vous. L'urgence consistait à soigner les blessés, fournir des soins médicaux aux victimes de toutes sortes, donner de l'eau, un kit d'hygiène pour gérer le quotidien, donner à manger, fournir un espace aux sans-abris réfugiés sous des tentes de fortune mises en place çà et là. On ne parle pas encore d'appui psychosocial. Les rapports parlent des conséquences sur la sécurité alimentaire (CNSA MARNDR, FEWS NET - Famine Early Warning Systems Network 26 janvier 2010 : Bulletin sommaire : Haïti. Implication du séisme sur la sécurité alimentaire en Haïti pp3), de problèmes liés à la gestion du quotidien...

Dans les bulletins du gouvernement, jusque-là, on ne parlait pas assez de cet aspect de la réalité sauf dans celui du 30 janvier (p3), il est mentionné la « planification en cours pour le fonctionnement d'un centre de réhabilitation et d'appui psychosocial ». À quand ce centre de réhabilitation et d'appui psychosocial ? Les journées paraissaient longues ; la peur, le désespoir, l'incompréhension gagnaient les habitants dont certains avaient pris refuge dans d'autres villes du pays.

L'urgence de l'intervention auprès des survivants

Un à deux mois après le séisme du 12 janvier 2010, la population se trouvait encore sous le choc. En effet, il était difficile de dire que les gens avaient passé à travers. Certaines personnes n'arrivaient pas encore à comprendre ce qui s'était passé.

Sur le plan cognitif, beaucoup de gens éprouvaient de la difficulté à faire le lien entre le tremblement de terre et les phénomènes naturels. Ils n'arrivaient pas encore à le situer dans le cadre des catastrophes naturelles. Ils lui donnaient des explications providentialistes ou fatalistes. Même la presse internationale n'a pas échappé à cette tendance. Dans un article publié sur un site Internet, (<http://www.africultures.com/php/index.php?nav=article&no=9276>) Benjamin Fernandez (2010)

rapporte : « Inacceptables aussi sont les images dégradantes et les discours médiatiques qui répandent la rhétorique de la fatalité et de la faute. Haïti, « pays maudit », sur lequel « le sort s'acharne », « condamné au malheur », victime d'une « malédiction », pouvait-on lire dans les titres. Un pasteur américain, Pat Roberson, « le 13 janvier 2010, dans l'irrespect le plus barbare envers les milliers de cadavres qui jonchaient la terre haïtienne, a déclaré à la télévision que la tragédie du 12 janvier n'est que la rançon payée au diable par le peuple haïtien pour avoir pactisé avec lui lors de la révolte de 1791 » (rapporté par Wilson Décembre, Soumis à Alter Presse le 31 octobre 2010 paru et consulté le 1^{er} novembre 2010 » au lendemain du tremblement de terre, soit le 13 janvier 2010 Les professionnels de l'information ont répété en toute bonne conscience les sermons apocalyptiques des évangélistes qui imputent les malheurs du peuple haïtien à un pacte passé avec le malin, et ce depuis les « campagnes anti sataniques » de l'époque de l'occupation américaine du début du XX^e siècle qui rasaient les péristyles vaudous et persécutaient les vodouisants, c'est-à-dire la quasi-totalité de la population haïtienne. »

Sur le plan comportemental, certaines personnes affichaient déjà des comportements qui sont loin de la raison. On a observé des comportements incontrôlables et irrationnels. Sur le plan religieux, on notait une certaine recrudescence de la manifestation de la foi. Partout dans les camps, les gens chantaient et louaient Dieu. Certains ont même cru qu'ils étaient marqués par un quelconque sceau qui faisaient d'eux des élus ou des sélectionnés à la suite du séisme. Au niveau du gouvernement, ces comportements étaient encouragés par l'officialisation de la tenue de trois journées de jeûne. Certains répétaient, à la suite de ces trois journées de prière, « qu'ils avaient été épargnés et qu'ils sont les élus de Dieu ».

Sur le plan émotionnel, on était aussi très affecté par la perte de parents et de proches ou des personnes à peine connues. Le constat de tant de pertes en vies humaines et en dégâts matériels atteignait profondément et terriblement la population. La vue de tant de cadavres qui jonchaient presque toutes les rues passantes,

la réception de sms de parents et amis emprisonnés sous des amas de gravats, l'écoute des cris de désespoir de tant de gens, emprisonnés sous les décombres, qui demandaient du secours ou qui cherchaient vainement à sortir des décombres... tout cela a affecté la population sur le plan émotionnel. Les difficultés à dépasser tout cela étaient, et sont aujourd'hui encore, très grandes. En quelque sorte, l'équilibre perdu avec le tremblement de terre n'est pas encore rétabli. De toutes les façons, cet équilibre n'est pas pour demain. Il fallait faire quelque chose. Il s'avérait urgent et important de planifier une intervention. Nous travaillons avec des personnes (des enfants, des groupes de jeunes, des organisations de femmes, des personnes âgées, des élèves de tout âge...) qui posent des questions diverses sur le tremblement de terre, en qualifiant ce dernier de tous les noms (*bagay la, goudougoudou, kalkil, men nan machwè* ...). Quoi leur dire? Comment les accompagner à passer à travers? L'urgence d'intervenir se faisait vraiment sentir.

Il était difficile de travailler avec tout le monde en même temps. Il fallait procéder par petits groupes. Il fallait aussi se rappeler du contexte culturel haïtien où « *plenyen se mande; plenyen se fè rechinya* parce que les linges sales doivent se laver en famille. » Il fallait se rappeler de plus que « *se moun fou ki al wè sikyat o swa sikològ.* » A coté de tout cela, il ne fallait pas mettre de coté, l'impact du protestantisme et de la religion en général sur une bonne partie de la population. Comment prendre en compte toute la complexité de cette réalité haïtienne dans le cadre d'un accompagnement psychosocial? Comment accompagner sans choquer? Comment procéder dans un tel contexte?

Ce sont autant d'interrogations qu'on a dû prendre en compte dans le cadre de cet accompagnement des intervenantes du CAFA en Haïti après le tremblement de terre du 12 janvier 2010.

Les intervenantes de CAFA

Les intervenantes de CAFA n'étaient pas à l'abri de tout ce qui se passait au sein de la population. Elles vivaient les mêmes stress et sont confrontées aux mêmes difficultés que l'ensemble

de la population. Elles étaient exposées aux mêmes difficultés et répétaient les mêmes discours qui traversaient la population. Comme la grande majorité de la population, elles avaient les mêmes références pour réagir. Dans leur ensemble, elles n'étaient pas différentes du reste de la population. Il fallait leur offrir un espace pour se retrouver. Mais ce qui faisait de plus l'urgence de l'intervention, est le fait qu'elles ont la responsabilité d'accompagner un groupe de filles en difficulté qui fréquentent le centre. Ce dernier avait repris ses activités peu de temps après le séisme. Les intervenantes avaient peu de ressources en terme de compétences pour accompagner les enfants dans la compréhension du tremblement de terre tout en leur permettant d'entrer dans un processus de rebondissement. Il fallait faire de ce malheur qu'est le tremblement de terre du 12 janvier 2010, un merveilleux malheur pour répéter Cyrulnik (1999). Les intervenantes avaient besoin donc de ressources suffisantes pour y parvenir.

Les références de l'intervention :

Lien avec la psychologie humaniste

D'abord, on est parti de l'idée que les intervenantes du CAFA avaient besoin de comprendre ce qui se passait autour d'elles. Il était important de regarder d'abord autour de nous avant d'aller plus loin. Ou pour mieux dire : pour mieux avancer vers les autres. Mais avant tout, il était important de verbaliser leur expérience du tremblement de terre du 12 janvier 2010 dans le souci de mettre à nu les émotions cachées, leur peur, leur anxiété, leur désarroi, leur incompréhension. Cela s'est fait aussi dans un souci de partage. Les intervenantes du centre avaient de la difficulté à se retrouver comme c'était le cas pour beaucoup de personnes au pays. Elles appartiennent à diverses confessions religieuses : catholicisme, protestantisme, l'église anglicane... Il fallait les accompagner sans provoquer un conflit sur le plan religieux. Il fallait les accompagner pour elles-mêmes d'abord et pour les filles du centre qu'elles devaient accompagner par la suite. Il fallait le faire sans apposer une étiquette quelconque sur elles. C'est ce que Reitzman ou les psychologues humanistes appellent

la « primauté de la personne ». « Concrètement, cela signifie que nous nous refusons à enfermer l'autre dans une étiquette qui le réduirait, le mutilerait et invaliderait par avance son discours » : (Reitzman, 1980). Cette façon de procéder, de croire et de faire lui permettra de vivre pleinement ses émotions sans avoir honte de personne. Reitzman (1980) souligne à propos que cela doit se faire « en aidant la personne à vivre pleinement son corps, ses émotions, sa liberté, en l'aidant à s'exprimer totalement, de façon non-verbale aussi bien que verbale, à prendre confiance en sa propre créativité, en sa propre valeur... ».

Lien avec le constructivisme

L'un des principes du constructivisme est, tel que le mentionne Glasersfeld cité par Watzlawick (1988), que « nous construisons la plus grande partie de ce monde inconsciemment, sans nous en rendre compte ». En ce sens, ce que nous appelons la réalité est une réalité construite (Lubin 2007, 65). Dans le cadre de cet atelier, la réalité qu'il faudra comprendre se réfère aux dits et aux comportements de la plupart des gens au cours et après le tremblement de terre. Il est important de faire remarquer que, d'après les comportements observés et les divers commentaires émis lors et après le tremblement de terre du 12 janvier 2010, ce qu'une grande partie de la population haïtienne connaît du tremblement de terre leur vient des enseignements religieux. Il s'agit d'une connaissance liée à la croyance d'un être puissant qui fait tout, qui règne sur tout et qui a, entre autres, créé la terre. Cet être suprême peut faire disparaître la terre en un clin d'œil comme d'ailleurs il l'avait créée. Cette connaissance étant acquise, il suffit, selon la même logique, d'implorer cet être suprême, de lui demander pardon pour ses péchés pour que tout cesse, même un tremblement de terre. Faisons remarquer que même des personnes avec un certain niveau de scolarisation n'utilisent pas d'autres références pour expliquer ou comprendre ce phénomène naturel. Cette façon de comprendre et d'expliquer la nature, l'univers ou la terre est bien ancrée dans la tête de bon nombre de gens. Cette connaissance est le résultat de tout un processus d'apprentissage où sont immergés

des gens de toutes les classes sociales du pays. Dans le cadre de cet atelier, il fallait accompagner les participantes à déconstruire cette connaissance, sans les choquer, avec beaucoup de prudence et de tact, pour leur permettre de procéder ou d'entrer dans un processus de reconstruction d'autres connaissances plus rationnelles. Il faut déconstruire pour reconstruire après. On dirait, comme le soulignait Watzlawick (Elkaïm 1990, 7) « une bonne thérapie peut consister à changer une construction douloureuse en une construction moins douloureuse ». Nous sommes parties de l'idée que, la connaissance acquise par les intervenantes de CAFA sur le tremblement de terre n'est pas statique et ne diffère pas de celle des autres membres de la population de manière générale. Cette connaissance est dynamique. C'est pourquoi l'approche constructiviste, telle que nous l'entendons dans le cadre de cet atelier, devait en permettre une déconstruction puis une reconstruction.

Cette position a aussi conduit à une certaine considération de l'intervenante de CAFA. Il s'agit d'une actrice dynamique et non d'un sujet passif qui avale sans réfléchir tout ce qui lui est donné ou offert sous toutes les formes. Elle peut avoir quelque limite certes, Mais un accompagnement doit lui permettre d'entrer dans cette démarche de déconstruction et de reconstruction.

L'intervenante de CAFA : un sujet actif

Dans le cadre de cet atelier, l'intervenante de CAFA est considérée comme un sujet actif et capable de discernement. Il est vrai que la grande majorité d'entre elles sont des croyantes, mais nous sommes partis de l'idée qu'elles sont capables de séparer les positions religieuses des autres positions. Du moins, nous les considérons comme des actrices capables d'entrer dans un processus de déconstruction de la connaissance pour en construire d'autres plus rationnelles en accord avec de nouvelles données.

Il est important de noter que les idées providentialistes et fatalistes sur le tremblement de terre envahissent la plupart des camps où se sont réfugiés les gens dont les maisons ont été effondrées ou fissurées. Les intervenantes de CAFA fréquentent aussi ces espaces. Certaines, pour des raisons diverses, le font sur

une base plutôt régulière. Il fallait leur fournir des références pertinentes pour elles-mêmes et pour intervenir le cas échéant.

Ce sont ces éléments qui sont à la base de l'atelier d'appui psychosocial planifié à l'intention des intervenantes du centre CAFA et pour toute autre personne ayant vécu le séisme du 12 janvier 2010 en Haïti et désireuse d'accompagner d'autres personnes. Profitons de l'occasion pour dire que le concept d'appui psychosocial entendu ici, se réfère à toute activité (psychologique et sociale) visant l'accompagnement d'un groupe de personnes dans le but de procéder au débriefing d'une situation stressante et de discussion sur des connaissances et des comportements rationnels les aidant à passer à travers ladite situation. Cette position rejoint Neuilly (2008, 254) qui parle de soutien psychosocial où, l'écoute, la manifestation de l'empathie pour la victime et l'orientation vers une prise en charge médico-psychologique si le besoin se fait sentir, sont des éléments déterminants dans ce mode d'accompagnement. Dans ce cadre, une réponse aux besoins pratiques des victimes sans oublier le renforcement de leur capacité résiliente, est fondamentale. De fait, la finalité desdites activités psychosociales est liée au renforcement de la capacité résiliente des participantes. Profitons pour souligner aussi que dans le cadre de ce débriefing, la verbalisation est un élément important, nécessaire, indispensable même. Elle est considérée comme une étape déterminante devant conduire à une reprise en mains de soi-même pour recommencer à lutter pour contourner les obstacles et les difficultés.

Le contenu de l'atelier

Le contenu de l'atelier a porté sur quatre axes :

- la verbalisation de l'expérience du tremblement de terre et de l'expression des émotions et des sentiments après le séisme ;
- des discussions sur des connaissances objectives sur la planète terre dans l'univers et l'explication du tremblement de terre entendu comme une catastrophe naturelle ;
- la suggestion d'un deuil symbolique ;

- l'élaboration et la présentation d'un projet personnel, de groupe ou familial.

Verbalisation de l'expérience du tremblement de terre et de l'expression des émotions et des sentiments après le séisme

Il est important de souligner le côté paradoxal chez bon nombre de gens de la population haïtienne. On peut tout apprendre de quelqu'un rien qu'après un bref passage dans le transport en commun ou au marché. Cependant, s'il s'agit de s'asseoir ensemble et de discuter sur des problèmes communs que l'on vit dans la famille par exemple, on risque de ne jamais rien apprendre. On se confie peu dans ces espaces. Pour dire autrement, cette habitude ne se développe pas culturellement dans le pays. Certains de nos proverbes n'encouragent pas de telle attitude. Cependant, être membre d'une même organisation ou d'une entreprise sociale par exemple peut être un facteur qui joue favorablement à la réussite de telle tentative. Nous avons donc pensé que le personnel du centre partage en commun certaines préoccupations qui les motiveraient à se rencontrer pour débattre/discuter de problèmes communs telles les difficultés apportées par le séisme du 12 janvier 2010.

Par ailleurs, toutes les intervenantes étaient exposées aux secousses du tremblement de terre. Partout où elles se trouvaient, elles le vivaient. Il est important de faire observer qu'elles vivent toutes dans les zones qui ont été ravagées. Il s'agit d'un événement qui les a toutes affectées, à des degrés divers sans doute. Elles n'ont pas toutes perdu de personnes proches. Mais la soudaineté de l'évènement, la surprise, l'heure d'arrivée, la fragilité des bâtiments observée de manière presque générale dans le pays etc., autant d'éléments qui ont fait que de près ou de loin, chacune a fait l'objet d'une perte quelconque. L'effondrement de marchés, de bâtiments publics, de bâtiments scolaires, d'hôpitaux, de péristyles, d'église etc. a surpris tout un chacun. Il était difficile de trouver une personne qui n'aurait pas perdu quelqu'un même éloigné en termes de lien parental. À la suite d'une telle situation, la population a accumulé une série d'émotions. Les peurs et tous

autres sentiments avaient besoin d'être extériorisés sous une forme ou une autre. Ici, la verbalisation était à l'honneur. Pour cela, un cadre et un espace appropriés étaient nécessaires. Tout cela était pris en compte dans la mise en place de l'atelier

Connaissances objectives sur la planète terre dans l'univers et l'explication du tremblement de la terre entendu comme une catastrophe naturelle.

Généralement, le manque de connaissances objectives ou rationnelles sur un phénomène naturel conduit souvent à des explications providentialistes. Le tremblement de terre du 12 janvier 2010 n'a pas échappé à ce mode d'explications. Certains comportements et commentaires observés aussi chez des intervenantes de CAFA avaient montré que beaucoup de gens avaient besoin de savoir plus sur le phénomène. En dépit des explications fatalistes qui envahissaient les camps de fortune, on pouvait sentir la soif d'explications scientifiques chez plusieurs personnes. Il est opportun de souligner, par exemple, lors des ateliers avec des jeunes de Cirque d'Haïti, les cercles de discussions prenaient souvent la forme de conférence. Comme les ateliers se tenaient dans la rue (aux abords du Palais National effondré), plusieurs personnes venaient systématiquement assister aux ateliers et participer aux cercles de discussion. Ils posaient des questions sur les origines du tremblement de terre et sur d'autres aspects liés aux phénomènes naturels. Une discussion sur ces connaissances s'avérait pertinente dans le cadre de cet atelier.

Suggestion d'un deuil symbolique

Il est difficile de trouver une personne qui n'a pas ou qui n'a pas connu quelqu'un à avoir perdu quelqu'un. Dans ces circonstances, la perte de personnes chères jointe à l'absence de funérailles empêche à bien des gens de faire leur deuil. Il est important de souligner qu'en Haïti, les funérailles ont une grande importance culturelle. Depuis quelque temps, on pourrait même tenter d'avancer que l'on accorde trop d'importance aux funérailles si l'on considère les sommes faramineuses que les familles éplorées dépensent dans de telles circonstances. Souvent, ces dépenses

dépassent de beaucoup celles que l'on devrait disposer pour permettre à la personne de recouvrer sa santé ou d'avoir un certain mieux être pendant son vivant. Réaliser sans choquer, de manière dynamique, des funérailles symboliques permettront, on l'espérait, de mieux faire son deuil.

Élaboration et présentation d'un projet personnel, de groupe ou familial

Un à deux mois après le séisme, on avait l'impression que la vie n'allait pas reprendre effectivement dans la zone métropolitaine de Port-au-Prince. On pouvait noter une certaine timidité à ce niveau. Dans beaucoup de camps, c'était les mêmes refrains : chants, jeûnes, prières et attente d'aides. Mais il était important de regarder l'avenir en dépit de tout ce que nous avons vécu. La vie ne doit pas s'arrêter. Cela demande l'élaboration et la réalisation de petits projets personnels, familiaux ou de groupe. On doit commencer par l'élaboration de projets réalistes et réalisables. C'était un point tout aussi important de cet atelier. Chaque intervenante était invitée à mettre sur papier un projet qu'elle comptait réaliser au cours des prochains mois.

Planification de l'atelier / Déroulement des séances

L'intervention a commencé par une série d'observations et de consultations plus ou moins informelles sur les conséquences du séisme sur le comportement des intervenantes. C'est la série de ces consultations qui ont poussé ces dernières à faire la demande de cet atelier. Quoique la nécessité de ce premier atelier fût, à mon humble avis, évidente, il était important que la demande soit exprimée par les intervenantes elles-mêmes. Il s'agissait d'avoir préalablement une participation volontaire. Les rencontres préliminaires ont permis d'aboutir à un espace de participation. Nous en avons profité pour en faire un espace d'expérimentation. Dans des démarches de ce genre, l'obtention de la volonté de tout participant ou participante est un élément déterminant à la

réussite de ce que l'on entreprend. Elles ont participé à toute la planification de l'atelier.

Les séances de travail ont lieu au local du centre, en l'espace et aux heures indiqués par les intervenantes. Chacune avait, tour à tour, la possibilité de verbaliser son expérience et de communiquer ses émotions. Avant de commencer chaque séance, une présentation du contexte de réalisation de l'atelier est faite ainsi que l'établissement de quelques principes de départ. Chaque séance de travail est suivie d'une série d'exercices de relaxation et de respiration. Des discussions sur les mouvements de la terre, sur l'écorce terrestre, les mouvements tectoniques ont fait l'objet de discussion avec les intervenantes.

Nous avons planifié une séance de vidéo qui n'a pas pu se faire pour des raisons techniques et logistiques. Il faut souligner que la séance de vidéo devait être un complément aux discussions déjà réalisées. Nous avons eu aussi des séances de discussion sur des projets pour l'avenir. Chaque personne a bénéficié d'une consultation avec un membre de l'équipe de formateurs pour l'harmonisation de la présentation du projet. Finalement, chaque personne a partagé avec le groupe, son projet pour redémarrer la vie après le séisme. L'atelier a été clôturé par une sortie au cours de laquelle nous avons poursuivi les séances d'expression d'émotions, réalisé le rituel du deuil symbolique et la discussion des projets d'avenir pour finalement terminer par une évaluation générale.

Points forts

Le fait d'avoir obtenu la participation des intervenantes dès le départ a été un point positif à la réussite des séances de travail. Personne n'a refusé de partager avec les autres. La concentration, quand elle n'était pas dérangée, a permis une bonne écoute de la part de tout le monde. Quand l'attention a été dérangée, on pouvait lire le mécontentement sur les visages des participantes (regard amer en direction du bruit, bref silence etc.).

Points faibles

Un des points faibles de la tenue de cet atelier se situe au plan de la logistique. En effet, le local où se tenaient les rencontres n'était pas approprié. Plusieurs personnes venaient et entraient à leur guise alors qu'on désirait un silence absolu pour mieux écouter l'autre. Quoique les appareils de télécommunication étaient supposés fermés suivant les recommandations de départ, on était de temps en temps dérangé par le bruit d'un appel téléphonique. La tenue d'un travail bruyant (un des jours de rencontre) a complètement dérangé l'atelier. Nous avons dû interrompre la séance ce jour-là pour recommencer après que ce travail bruyant ait pris fin.

Résultats et perspectives

Les résultats de cet atelier portent essentiellement sur l'analyse du verbatim obtenu, celle obtenue dans la grille d'évaluation et les observations. Soulignons avant tout que tout le personnel du CAFA a participé à l'atelier. Il était au nombre de onze (11) personnes, deux hommes et neuf femmes.

Verbalisation de l'expérience du tremblement de terre

D'après le verbatim obtenu lors de cette partie de l'atelier, seulement trois personnes savaient qu'il s'agissait d'un tremblement de terre dès le commencement du séisme. D'ailleurs, une parmi les intervenantes s'est abritée sous une poutre dans la maison où elle se trouvait au cours du tremblement de terre avec tous les membres de sa famille. La maison est effondrée, mais elle a pu faire sortir tout le monde à travers un trou, rapporte-t-elle. Les autres disent ne pas avoir compris ce qui se passait. Une d'entre elles a même rapporté qu'elle avait pris la fuite à la recherche de sa fille (qui vit très loin de son domicile) sans trop savoir par où elle allait. Trois parmi elles ont identifié le séisme par son nom au cours de la verbalisation de l'expérience. Les autres l'appellent *bagay la* ou *li*. Profitons pour souligner que dans la rue, dans le transport en commun par exemple, on entend les gens parler du tremblement de terre sans prononcer le mot. Ils parlent de : *kalkil la, men nan machwè, bagay la, goudougoudou* etc.

Le manque d'informations sur le tremblement de terre comme une catastrophe naturelle est évident. Par contre, cette catastrophe naturelle, vue sous l'angle d'une certaine manifestation de la « colère divine » est inscrite dans une certaine idéologie religieuse très forte en ce moment. En effet, deux d'entre les intervenantes ont parlé de l'apocalypse. Elles pensaient à la fin du monde. Trois d'entre elles rapportent avoir vu, dans la rue, sur leur passage, beaucoup de gens s'agenouiller pour prier après le séisme. D'ailleurs, tous ceux et toutes celles qui étaient proches des camps qui se formaient automatiquement, pouvaient entendre la voix de beaucoup de gens qui priaient, louaient et chantaient le nom de Dieu. C'était la peur et la panique, interpréterait-on. Le gouvernement lui-même a accordé officiellement trois journées de prière en février. Les églises sont, depuis le 12 janvier, remplies de gens qui viennent manifester leur foi chrétienne. Un peu partout, les gens jeûnent et prient. Cette façon de comprendre et d'interpréter le tremblement de terre ne favorisera pas un comportement rationnel chez les gens. Dans le cadre de l'atelier, il fallait insister sur cet aspect qui contribuera, espérons-le, à motiver les gens à un comportement plutôt rationnel face aux catastrophes naturelles.

Expression de sentiments

Les intervenantes ont parlé de plusieurs sentiments qui les traversaient lors et après le séisme. Plusieurs ($n = 4$) ont mentionné l'impuissance, « méconnaissance des gestes à poser », et la tristesse devant tant de morts, tant de cadavres sans sépulture respectueuse, tant de vies que l'on pouvait sauver si l'on disposait de l'équipement nécessaire. En ce sens une intervenante parle de l'indignation qu'elle ressent face au comportement de certains responsables. « Le sentiment d'impuissance nous envahit face à la disparition des gens, des personnalités importantes dans la commune parce qu'un magistrat refusait de donner son accord pour l'utilisation d'un bulldozer pour dégager des personnes prises sous des décombres. Ces personnes sont toutes mortes. Le bulldozer arrivait trop tard ».

Elles (n = 6) ont parlé de la peur, du sentiment du vide et de l'inexistence. « J'ai peur de l'avenir. Je suis très inquiète » « j'ai peur pour l'avenir de mes enfants ». « J'ai peur de marcher sur le sol qui me semble être en train de se liquéfier sous mes pieds » avance une intervenante. Plusieurs (n = 5) ont mentionné le sentiment de vide autour d'elles : « *M pa wè anyen*. « Nous ne sommes rien » « *Nou pa santi nou byen., nou pa depann de tèt nou* ». La fragilité de l'existence et celle de la vie sont ainsi mises en évidence. Elles ont perdu les repères ou pour mieux dire, elles questionnent les repères religieux qu'elles avaient « Qui suis-je ? Où je me trouve ? Je n'ai pas de réponse à ces questions. »

Elles (n = 3) ont parlé du sentiment de honte et de gêne, de la frustration face aux comportements de certaines personnes qui volent, pillent des magasins après le séisme. Deux intervenantes ont parlé du sentiment de découragement « Je ne me reprends pas encore » soutient une d'entre elles. Une autre avance « je sens qu'il n'y a plus de vie pour moi ». Le sentiment de retour, de marche arrière après les efforts consentis pour réaliser le peu qu'elles ont réalisé et voir tout disparaître durant les 35 secondes qu'a duré le tremblement de terre : « J'ai fait marche arrière » « des familles voient toutes leurs économies partir dans moins d'une minute » soutient une autre.

Certaines (n = 3) parlent du sentiment de révolte notamment dans la gestion de l'aide. « Je n'aurais pas du être là, soutient une d'entre elles » Une autre avance : l'aide est jetée aux gens comme on jette des miettes aux chiens affamés. » Elles sont révoltées aussi face aux comportements des gens notamment dans la construction des maisons et dans la gestion du quotidien. « On ne respecte aucune norme de construction, on ne fait rien pour les faire respecter. »

Le sentiment de regret est aussi mentionné. « Regret d'être née; regret de vivre avec des irresponsables (au niveau de l'État) »

Beaucoup (n = 6) d'intervenantes sont choquées devant le nombre d'amputés et la façon dont sont réalisées les amputations (les cas d'enfants surtout). « Dès le lendemain, j'ai eu un sentiment de révolte face aux estropiés qui devaient se déplacer.

Des gens pleuraient, souffraient, en attendant les soins que nécessitaient leur corps. Ils devaient se déplacer eux-mêmes. Il n'y avait aucun dispositif pour leur venir en aide à ce niveau. « Quelle laideur ! » dit une intervenante devant tant d'irresponsabilités. Cela procure, poursuit-elle, un désir de vengeance « Je mettrais aux arrêts des responsables actuels et de ceux qui avaient le rapport de 2007² ».

Le dégoût et le désespoir étaient aussi au rendez-vous. Une intervenante a dit : « Je me demande si nous aurons la force de nous relever. »

Concernant la solidarité, les idées sont partagées. La présence parmi nous de certaines ($n = 2$) constitue une preuve de solidarité agissante dans notre milieu. D'autres ($n = 6$) n'arrivent pas à accepter le fait de n'avoir pas pu sauver plusieurs vies à cause, estiment-elles, de l'absence de cette solidarité. Elles donnaient des exemples : « cas de la mère d'un ami restée vivante sous les décombres durant trois jours et morte par la suite. » ; « cas de marchandes et de marchands dans les marchés effondrés qui criaient secours à la vue d'un tracteur ; mais le conducteur est reparti parce qu'il n'a pas reçu les 2500 gourdes exigées pour sortir les gens sous les décombres ».

Malgré des perceptions négatives des rapports sociaux au début, les participantes ont déclaré avoir dépassé certaines peurs et certaines rancœurs.

Ces séances ont permis aux intervenantes de se libérer de l'angoisse et du poids de la douleur qui les oppressait. Elles leur ont permis de mieux se connaître, et de connaître le vécu de chacune d'elles le 12 janvier. Il est important de noter que ces séances ont été très chargées émotionnellement. Il y a eu des pleurs, des cris de douleur et d'angoisse. Elles avaient besoin de se libérer. C'est ce que rapporte l'évaluation faite à la fin de ces séances de travail en atelier. Mais les intervenantes de CAFA n'avaient pas complètement libéré toutes les charges émotionnelles cachées

2 Il s'agit des résultats d'une étude financée par le bureau des mines ...

au fond d'elles. D'autres séances de travail leur ont permis de continuer à se libérer.

Les rencontres d'information et de formation ont été l'occasion de bien comprendre ce qui s'est passé le 12 janvier. C'était le moment de comprendre que personne n'était responsable. On ne pouvait pas empêcher la terre de trembler. Un bref rappel historique a permis de noter que ce n'est pas la première fois que la terre tremblait en Haïti. L'évaluation finale a permis de noter la soif des intervenantes en ce qui a trait à cet aspect. Comme le mentionnent trois d'entre elles, nous en avons besoin pour « former les gens de notre église, les jeunes de notre quartier et les enfants du centre ».

L'évaluation finale permet de noter que les intervenantes font l'unanimité autour du fait que l'atelier leur a fourni de la connaissance et du savoir-faire concernant le tremblement de terre : « *wi atelye a fè m konnen tankou konesans sou kijan tè a te souke, glòb terès, kat jewografik tè a, mouvman wotasyon, revolisyon, deriv plak yo, kontinan yo, soulami, volkan, vitès depasman yo prodwi, chalè epi koulè planèt ble* ».

La grande majorité rapporte qu'il leur a donné de la détermination et du courage pour repartir : « l'atelier m'a vraiment remonté le moral. Depuis après le séisme, je n'ai pas cessé de me dire qu'il n'y a pas de vie pour moi. Je pleurais constamment, mais depuis après l'atelier, j'ai arrêté de pleurer. Je ne pleurais pas en présence du monde. J'avais honte de le faire. » . Toutes ont décidé de repenser la vie et de faire beaucoup d'efforts pour aller de l'avant. Soulignons le cas des deux intervenantes découragées. L'une d'entre elles a repris son coté élégant et ses boucles d'oreilles abandonnés depuis le 12 janvier. Plusieurs ont parlé de rationalité dans leur comportement et de plaisir éprouvé à la suite de l'atelier. « Dans cet atelier, j'ai appris à être rationnel, comment me protéger lors des catastrophes naturelles ». D'ailleurs, elles ont toutes réalisé un petit projet comme preuve de vouloir rebondir. Que va-t-il se passer dans quelques mois ? Elles demandent un suivi. Elles font des propositions pertinentes pour ce suivi.

En guise de conclusion

Cet atelier fait partie d'une démarche. Les intervenantes ont été invitées à expérimenter un modèle de travail. Ont-elles été conscientes de la démarche ? Difficile à dire à la fin de cette étape. Mais ce qui est certain, elles sont partie prenante de la démarche. Leur participation et leur implication ont été déterminantes à la réalisation et au succès de cette partie du travail. Il s'agit maintenant, dans le cadre du suivi de reprendre cette démarche pour en discuter avec elles, de les rendre conscientes de la démarche et de la questionner. Il s'agit notamment de bien l'identifier, de voir ses composantes, d'en discuter puis d'envisager les possibilités pour son appropriation. Pourront-elles l'utiliser dans le travail avec d'autres personnes ? C'est le vœux que formulent presque toutes les intervenantes qui demandent d'avoir plus de discussions, plus d'informations, plus d'exercices et plus de références documentaires afin de la reprendre dans leur groupe, avec les enfants du centre, dans les écoles avec des jeunes etc. D'ailleurs, elles répondent toutes qu'elles recommanderaient cet atelier aux groupes divers cités plus haut. Le suivi devient indispensable.

Pour continuer

Peut-on présenter cet atelier comme un modèle d'intervention dans le cas d'Haïti ? Il est encore trop tôt pour le dire. Il mérite d'être travaillé encore. C'est ce que nous faisons d'ailleurs. Mais déjà, nous avons appris quelques leçons en travaillant avec ce modèle.

Leçons apprises

Il ne faut pas penser à réinventer la roue. En ce sens, il n'est pas question de rejeter complètement tout ce qui vient de l'extérieur. Mais, nous devons comprendre que les modèles qui réussissent sont ceux où l'on tient compte de la réalité culturelle. Il s'agit de trouver notre propre voie en cheminant suivant notre propre rythme. La créativité joue un rôle déterminant dans la recherche de cette voie. C'est elle qui permet d'identifier des repères culturels et adaptés pour nous permettre d'accompagner puis d'avancer ensemble.

Il ne s'agit pas de fournir un appui psychologique de type clinique. Une approche de groupe et communautaire offre des perspectives intéressantes. En ce sens, il est bon de faire observer que les responsables au niveau institutionnel doivent penser aux personnes de leur institution. Ces dernières ont, elles aussi, besoin de considération pour aller plus loin.

Le suivi est fondamental. On ne saurait dire : j'ai fait deux pas, j'arrête. Il faut s'assurer de l'évolution des participants et des participantes tout en évitant de créer la dépendance sous une forme ou une autre. Nous devons penser à référer le cas échéant tout en se rappelant de la diversité des interventions et de la particularité de l'être humain.

Post-scriptum

Nous sommes à quatre années du tremblement de terre du 12 janvier 2010, nous avons discuté avec les intervenantes : sept mois, neuf mois après, quatre ans après. Quels en sont les résultats.

Sept mois après le tremblement de terre, quelle est la situation ?

Où en sont les intervenantes du CAFA ?

À la suite de l'atelier, trois des membres du personnel disent avoir organisé une formation avec un groupe de personnes de leur église ou de leur quartier. Selon ces trois personnes, il était nécessaire de passer à d'autres la motivation reçue lors de l'atelier. Chacune avait mis en place une activité présentée et décrite dans le cadre du projet de redémarrage de la vie.

IAMANEH a soutenu financièrement tous les projets. Cette organisation qui finançait le CAFA a répondu positivement et rapidement aux demandes. En fait, chacune des intervenantes avait réalisé effectivement son projet. Deux ont changé. Mais elles ont toutes réalisé une activité quelconque. Ce qui constitue le signe d'un bon redémarrage.

Neuf mois après le tremblement de terre, où en sont les intervenantes du CAFA ?

Environ neuf mois après, on s'est rendu compte que la vie avait repris effectivement. Une s'est mariée, deux ont mis au monde un enfant, l'organisation mère –CAFA a fermé ses portes, mais une autre issue d'elle, SOFALAM poursuit le travail d'accompagnement avec les filles en difficulté. IAMANEH soutient SOFALAM dans sa démarche. Bref, la vie a repris son cours normal, avec certains anciens problèmes et de nombreux défis à relever.

Quatre années après, nous sommes en janvier 2014, quelle est la situation ?

Sur les onze (11) intervenantes qui ont suivi l'atelier psychosocial, nous en avons rencontrées dix (10) au cours du mois de janvier 2014, soit quatre ans après (avant le 12). Elles sont toutes d'accord pour la publication de cette expérience.

En ce qui concerne le contenu discuté lors de l'atelier, mis ensemble, tous les commentaires permettent de retracer la méthodologie et d'identifier le contenu qui a fait objet de discussion. Cependant, il est important de souligner que les points les plus saillants qui sont restés dans leur mémoire lors des rencontres individuelles se réfèrent : au deuil symbolique, aux rencontres de verbalisation de l'expérience vécue, à la discussion sur des connaissances objectives en lien avec la planète terre et les catastrophes naturelles. Elles sont unanimes à reconnaître que l'atelier leur a permis de se libérer du stress qui s'accumulait par suite du tremblement de terre. Ce faisant, elles y ont trouvé un réconfort important soulignent les dix (10) intervenantes rencontrées. Elles ont toutes affirmé que l'atelier les a rapprochées tant dans la vie du centre que dans leur vie personnelle. Elles disent toutes, qu'elles savent comment se protéger et protéger les autres autour d'elles si toutefois la terre se remettait à trembler. Jusqu'à date, à part une intervenante, toutes les autres disent avoir utilisé le contenu discuté pour former des gens autour d'eux (dans leur église, dans leur quartier, les jeunes de leur communauté etc.

Comment ont-elles procédé lors des discussions ? Difficile à confirmer qu'elles ont utilisé la même démarche. Mais le fait de penser aux autres après cet atelier est un geste manifeste de rebondissement.

Références bibliographiques

- BECKER David & Barbara WEYERM ANN (2006) : *Genre, transformation des conflits et approche psychosociale*. Éditeur : Direction du développement et de la Coopération- DDC- Suisse.
- BENJAM IN Fernandez (2010) : *De quoi Haïti est le nom*. <http://www.aficultures.com/php/index.php?nav=article&no=9276>.
- CNSA/ MARNDR, FEWS NET – (Famine Early Warning Systems Network) : (2010) *Bulletin sommaire : Haïti*. Implication du séisme sur la sécurité alimentaire en Haïti pp 3.
- EIKAIM Mony (1990) : Entretien avec Paul Watzlawick in *Resonance* # 1.
- GUSTAVE-NICOLAS Fischer: (1997) : *La psychologie sociale*. Collection points essais.
- NEUILLY, M.T (2008) : *Gestion et prévention de crise en situation post-catastrophe*. De boek, Belgique.
- République d'Haïti (2010) : *Bulletin d'information du gouvernement haïtien* (28, 30 janvier 2010).
- REITZMAN Igor (1980) : L'Éthique de la psychologie humaniste. In *Coévolution*.